



La Coopération des idées

REVUE D'ÉDUCATION SOCIALE

Paraissant le 1^{er} et le 16 de chaque mois

Directeur : G. DEHERME

SOMMAIRE :

G. DEHERME.....	• Sur la « Crise » du Parlementarisme.
D ^r G. AUDIFFRENT.....	Lettre.
G. DEHERME.....	Aller au Peuple.
PAR TOUS.....	Revue des Opinions, des Faits et des Idées.
G. DEHERME.....	} Les Livres qui font penser.
LUCIEN MOMENHEIM.....	

TABLE DES MATIÈRES

Le Numéro : 0 fr. 25

PARIS

LIBRAIRIE DES SCIENCES POLITIQUES ET SOCIALES

MARCEL RIVIÈRE

30, Rue Jacob, 30 — (6^e Arrond.)

LA

Coopération des Idées

Revue bi-mensuelle d'Education Sociale

ABONNEMENT : un an France : 4 francs ; Etranger : 6 francs

*Adresser toutes les communications concernant la Rédaction
et l'Administration à M. DEHERME, Directeur, à LA SEYNE (Var)*

A NOS ABONNÉS

Ceux de nos abonnés qui seront avertis que leur abonnement est terminé sont priés de nous faire parvenir leur renouvellement, pour s'éviter les frais de recouvrement.

Ceux qui ne désirent pas continuer leur abonnement sont priés de refuser au facteur le numéro qui suivra l'avertissement.

L'UNION COOPÉRATIVE

est un journal bi-mensuel, édité par le Comité central de l'Union Coopérative des Sociétés françaises de Consommation. Il contient des articles, des études, des monographies, des renseignements, etc., sur la Coopération en France et à l'Etranger. — L'Union Coopérative doit être lue par tous ceux qui s'intéressent à la Coopération.

Prix du numéro, 0 fr. 20 ; de l'abonnement annuel, 4 fr.

Etranger, 6 fr.

Les abonnements sont reçus : 1, Rue Christine, - PARIS

LE COURRIER DE LA PRESSE

21, Boulevard Montmartre, — PARIS

DIRECTEUR : A. GALLOIS

Le Courrier de la Presse lit 6.000 journaux par jour



La Coopération des idées

Sur la " Crise " du Parlementarisme

La démocratie a des conséquences inattendues. Avant de proclamer en fanfare la souveraineté populaire et la *res publica*, on n'avait jamais tant gouverné contre la volonté profonde des masses et les intérêts vitaux de la nation.

Sous nos anciens rois, tous les Français étaient monarchistes; sous cette République, hormis les clients, sportulaires et tenanciers qui défendent leurs os, tout le monde est peu ou prou de l'opposition.

Actuellement, le parlementarisme, aggravé du suffrage universel, n'a plus que l'adhésion timide de quelques rétrogrades. Encore, ne pouvant contester la corruption et l'anarchie présentes, conviennent-ils qu'il y a « crise ».

La belle trouvaille! En 1882, dans *la Revue des Deux-Mondes*, Emile de Laveleye dénonçait cette crise du parlementarisme, et Leverdays avait déjà publié sa belle critique des « Assemblées parlantes », et Proudhon, trente ans plus tôt, avait invectivé la « pourriture d'Assemblée ».

Est-ce que toute maladie n'est pas une crise? La

crise dont on fait quelque bruit aujourd'hui est inhérente au parlementarisme même. Elle s'est déclarée à sa première manifestation, elle s'est développée avec lui. Le suffrage universel en est le paroxysme mortel.

Tout Etat parlementaire est en décomposition. L'Angleterre elle-même, malgré ses dispositions remarquables pour atténuer et circonscrire le mal, n'y échappe point. Dernièrement, dans *la Revue hebdomadaire*, M. E. Aynard notait que la crise du parlementarisme était générale et s'étendait jusqu'en Angleterre.

C'est là une indication pour ceux qui cherchent à perfectionner la peste, je veux dire réformer le parlementarisme. Il en est même, comme M. Fournière, qui ne trouvent rien de mieux, pour nous guérir définitivement sans doute, que de généraliser l'infection. D'autres, comme M. Charles Benoist, nous présentent un parlementarisme ingénieusement « limité », M. Aynard dit « mitigé ».

Nous en sommes à la phase où il semble au patient épuisé que son mal le soutient et qu'il ne peut plus vivre sans la fièvre qui le mine. Aucun républicain n'ose vouloir la guérison complète. Un jour, il conviendra peut-être d'examiner ici toutes ces mitigations : diminution du nombre des députés, non-rééligibilité immédiate avec prolongation de la durée du mandat ou inamovibilité, courte période de session annuelle, représentation proportionnelle au scrutin de liste, professionnelle, tirage au sort, etc... Pour aujourd'hui, je ne veux retenir que cette remarque faite au sujet d'un parlementarisme extrêmement mitigé par M. Aynard lui-même : « On lit

dans les *Souvenirs du comte de Montalivet* qu'une brouille était survenue entre M. Duvergier de Hauranne et lui à propos d'une nomination dans le département qu'ils représentaient. — Et c'était entre deux parlementaires illustres que s'établissait une semblable querelle. »

Il n'y a pas de système ni de tempérament qui puissent faire que le principe même du choix des supérieurs par les inférieurs ne soit foncièrement absurde et que ses conséquences ne soient nécessairement anarchiques.

Un gouvernement, c'est la réaction ordonnée de l'ensemble sur les parties; le parlementarisme, c'est la réaction désordonnée des parties sur l'ensemble: un gouvernement parlementaire est un non-sens.

—)o(—

Dans la *Coopération des Idées* du 16 avril dernier (p. 229), je disais: « Une dictature se redresse, un parlement ne peut que s'enfoncer toujours plus dans la démagogie. » Là-dessus, un député socialiste de Genève, M. Valentin Grandjean, me prend à partie dans l'organe socialiste suisse, *le Peuple*: « Il saute aux yeux, dit-il, que la chance est aussi grande de voir une dictature ne pas se redresser qu'un parlement tomber dans la démagogie, et qu'au surplus, rien ne serait plus démagogique qu'une dictature ouvrière ».

Ce qui saute aux yeux, c'est ce que nous voyons en France, aujourd'hui, et ce n'est pas la chance qui peut être, mais la méchance qui est et qui ne peut n'être pas.

Le parlementarisme s'enfoncé toujours plus dans la démagogie dissolvante, parce que c'est la loi de la

maladie, du déséquilibre biologique ou sociologique, de gagner sur un organisme qu'elle débilité et affaiblit toujours plus.

Une dictature se redresse à l'user, parce qu'elle a de la continuité, de la force et de la souplesse, c'est-à-dire de la santé, et parce que c'est la nature d'un organisme vigoureux et sain de réagir immédiatement contre les mouvements divergents qui rompraient son équilibre ou l'épuiseraient.

Et cela est rigoureusement vrai pour le meilleur parlementarisme, c'est-à-dire le moindre, comme pour la pire des dictatures.

—)o(—

Le régime parlementaire est un mythe. Dès qu'il essaye de se réaliser vraiment, il dévoie ou il se dément. Au reste, il ne dure tant que parce qu'il se résout toujours en quelque fausse dictature. Sans remonter plus haut, nous avons eu celle de Combes, nous avons celle de Clemenceau, — une dictature subalterne, sans responsabilité, sans unité, sans continuité, et pour le compte, non de la nation, mais d'une *maffia* de financiers, de politiciens et de journalistes.

Institué pour surveiller et restreindre les dépenses du pouvoir, le parlement est devenu une machine sans frein possible de gaspillage et de ruine. On est engagé dans la pente rapide de la surenchère et du pillage, et jusqu'à la catastrophe.

Non plus que la force, ce n'est pas l'adhésion libre qui soutient le parlementarisme; mais la corruption, — une corruption à répercussions infinies.

Le plus sûr appui de notre République, ce sont les 900.000 fonctionnaires qu'elle entretient, puis ce sont

les 2 millions d'électeurs postulants ou qui se contentent de sportules d'occasions. Trois millions de clients, c'est plus qu'il n'en faut pour constituer une majorité ministérielle comme il n'y en a jamais eu, vexer 10 millions de catholiques, exploiter 8 millions de prolétaires et livrer délibérément à l'étranger un pays de 38 millions d'habitants.

Dans son rapport parlementaire sur la représentation proportionnelle, M. Etienne Flandin écrit: « Si nous nous reportons aux consultations du suffrage universel qui ont eu lieu depuis la promulgation de la Constitution du 25 février 1875, voici ce que l'on constate:

	VOIX OBTENUES par les Élus	VOIX non représentées
1876.	4.458.584	5.422.283
1877.	5.059.106	5.048.551
1881.	4.567.052	5.600.000
1885.	4.042.964	6.000.000
1889.	4.526.086	5.800.000
1893.	4.513.511	5.930.000
1898.	4.906.000	5.633.000
1902.	5.159.000	5.818.000
1906.	5.209.603	6.383.000

« Ainsi, sauf pour les élections qui ont eu lieu au lendemain du 16 mai 1877, à chaque consultation du suffrage universel, le nombre des voix non représentées dépasse sensiblement le chiffre des voix obtenues par les élus. Pour l'ensemble des élections qui ont eu lieu de 1876 à 1906, la moyenne des voix représentées est de 45 pour cent un dixième. »

En 1902, dans *la Coopération des Idées*, j'avais fait la même constatation. Peu après, M. Francis Delaisi

l'avait faite aussi dans *Pages libres*: « On peut résumer ainsi la situation, disait-il: En France, sur 100 électeurs, 20 s'abstiennent, 21 opposants sont éliminés par l'élection, 21 autres voient leurs représentants mis en minorité à la Chambre, 38 constituent le peuple souverain ».

En réalité, en comprenant toute la population française, d'après mes calculs qui portent sur les élections de 1898, c'est seulement 6 pour 100. Voilà le suffrage universel, tout ce qu'il peut être! C'est à un faux principe qui ne peut s'appliquer qu'on sacrifie l'ordre, la force, la liberté, — la vie nationale. M. Valentin Grandjean me dénie d'être républicain, parce que « j'exècre le suffrage universel ». Je laisse M. Aynard lui répondre: « Le suffrage universel nous est arrivé comme un cyclone; à part un légitimiste, l'abbé de Genoude, personne ne le réclamait à la veille de 1848. »



Je n'irai pas jusqu'à dire que toutes nos lois, depuis quelques années, paraissent avoir été élaborées par des sauvages ou des fous. C'est là matière à discussion. D'ailleurs, il en est quelques-unes qui seraient sages et bienfaisantes s'il y avait un gouvernement pour les appliquer dans un esprit social. Omnipotents, il est entendu que nos députés sont, en outre, omniscients. Passons. Je m'en tiens à la quantité. La légifération à outrance est une autre forme de la surenchère démagogique, — celle qu'on pourrait qualifier d'idéaliste. Ce n'est pas la moins néfaste.

A mesure que croît son impuissance et que s'exaspère son incohérence, le gouvernement parlemen-

taire tend à concentrer et comprimer toute la vie politique et sociale de la nation dans les bureaux. Tout va à l'administration publique, cependant qu'on la désorganise par un scandaleux favoritisme auquel répond la révolte des syndicats de fonctionnaires. Jusqu'ici, notre administration, malgré ses vices, était bien l'armature de l'édifice. Devant la cavalcade politicienne, elle était ce qui dure, la tradition, l'autorité, l'ordre, sinon l'initiative, la souplesse et l'activité. Mais on lui demande trop alors qu'on la désagrège. Cette armature robuste, on la scie, on la lime de toutes parts, tous les saboteurs s'y acharnent, tout fléchit, et l'on ne cesse, néanmoins, de surélever, d'alourdir la bâtisse qu'il lui faut supporter.

Voici où nous en sommes, nous dit M. Poincaré :

« De plus en plus, les députés s'arrogent le droit de commander aux administrations, de placer leurs favoris et leurs parents, de peupler les bureaux de leurs créatures. De plus en plus, les ministres prennent l'habitude d'examiner les questions du seul point de vue qu'ils présument devoir plaire à leur majorité. Les meilleurs, harcelés par les membres du Parlement, s'ingénient à éviter les affaires. Chacun d'eux se renferme dans son département ministériel avec le désir de se ménager quelques succès de tribune, de gagner, au besoin par des concessions fâcheuses, les sympathies de ses subordonnés, d'échapper aussi longtemps que possible aux difficultés et de les mettre en réserve pour son successeur. L'idée de gouvernement, qui implique l'esprit de solidarité, le sens de la tradition, le courage des responsabilités, s'obscurcit insensiblement. »

Il n'y a plus aucune division de travail puisqu'il n'y a plus d'organisation. Tout est confondu.

l'avait faite aussi dans *Pages libres*: « On peut résumer ainsi la situation, disait-il: En France, sur 100 électeurs, 20 s'abstiennent, 21 opposants sont éliminés par l'élection, 21 autres voient leurs représentants mis en minorité à la Chambre, 38 constituent le peuple souverain ».

En réalité, en comprenant toute la population française, d'après mes calculs qui portent sur les élections de 1898, c'est seulement 6 pour 100. Voilà le suffrage universel, tout ce qu'il peut être! C'est à un faux principe qui ne peut s'appliquer qu'on sacrifie l'ordre, la force, la liberté, — la vie nationale. M. Valentin Grandjean me dénie d'être républicain, parce que « j'exècre le suffrage universel ». Je laisse M. Aynard lui répondre: « Le suffrage universel nous est arrivé comme un cyclone; à part un légitimiste, l'abbé de Genoude, personne ne le réclamait à la veille de 1848. »



Je n'irai pas jusqu'à dire que toutes nos lois, depuis quelques années, paraissent avoir été élaborées par des sauvages ou des fous. C'est là matière à discussion. D'ailleurs, il en est quelques-unes qui seraient sages et bienfaisantes s'il y avait un gouvernement pour les appliquer dans un esprit social. Omnipotents, il est entendu que nos députés sont, en outre, omniscients. Passons. Je m'en tiens à la quantité. La légifération à outrance est une autre forme de la surenchère démagogique, — celle qu'on pourrait qualifier d'idéaliste. Ce n'est pas la moins néfaste.

A mesure que croît son impuissance et que s'exaspère son incohérence, le gouvernement parlemen-

taire tend à concentrer et comprimer toute la vie politique et sociale de la nation dans les bureaux. Tout va à l'administration publique, cependant qu'on la désorganise par un scandaleux favoritisme auquel répond la révolte des syndicats de fonctionnaires. Jusqu'ici, notre administration, malgré ses vices, était bien l'armature de l'édifice. Devant la cavalcade politicienne, elle était ce qui dure, la tradition, l'autorité, l'ordre, sinon l'initiative, la souplesse et l'activité. Mais on lui demande trop alors qu'on la désagrège. Cette armature robuste, on la scie, on la lime de toutes parts, tous les saboteurs s'y acharnent, tout fléchit, et l'on ne cesse, néanmoins, de surélever, d'alourdir la bâtisse qu'il lui faut supporter.

Voici où nous en sommes, nous dit M. Poincaré :

« De plus en plus, les députés s'arrogent le droit de commander aux administrations, de placer leurs favoris et leurs parents, de peupler les bureaux de leurs créatures. De plus en plus, les ministres prennent l'habitude d'examiner les questions du seul point de vue qu'ils présument devoir plaire à leur majorité. Les meilleurs, harcelés par les membres du Parlement, s'ingénient à éviter les affaires. Chacun d'eux se renferme dans son département ministériel avec le désir de se ménager quelques succès de tribune, de gagner, au besoin par des concessions fâcheuses, les sympathies de ses subordonnés, d'échapper aussi longtemps que possible aux difficultés et de les mettre en réserve pour son successeur. L'idée de gouvernement, qui implique l'esprit de solidarité, le sens de la tradition, le courage des responsabilités, s'obscurcit insensiblement. »

Il n'y a plus aucune division de travail puisqu'il n'y a plus d'organisation. Tout est confondu.

Écoutez M. Aynard : « On devine facilement quelle doit être, en ces conditions, la qualité du travail parlementaire. Elle va en s'abaissant, comme les hommes qui s'y livrent. La valeur des lois présentées se ressent de l'exclusion des minorités dans leur préparation. Mais, au fur et à mesure qu'on travaille moins bien, l'usine législative déverse plus de produits de façade ou de parade; plus de deux mille projets ou propositions de lois sont déposés sur le bureau de la Chambre dans chaque législature. La plupart de ces projets, heureusement, ne peuvent arriver jusqu'à la discussion publique et au vote; quelques lois utiles restent en route, à cause de l'encombrement. Voilà, par exemple, trois législatures, c'est-à-dire douze ans qui se sont écoulés, sans qu'on ait pu faire passer la loi, extrêmement urgente, qui doit édicter l'usage des nouvelles forces motrices provenant des chutes d'eau. Le règlement sommeille. La formalité protectrice des deuxième et troisième lecture est complètement tombée en désuétude. Les ordres du jour sont changés par de constants caprices; il arrive que des lois importantes sont votées par surprise, sans discussion, ou bâclées. Les motions ou résolutions, qu'on écartait autrefois, encombrant les séances. Des votes irréguliers et suspects vont jusqu'à changer la majorité... La Chambre ne s'intéresse qu'au côté théâtral des débats, c'est-à-dire aux interpellations et aux luttes pour la vie des ministres périssables... C'est un curieux spectacle que de voir les députés se disperser comme une volée d'oiseaux lorsque, après une interpellation, on aborde les choses sérieuses. La discussion de la loi sur les retraites ouvrières qui provoque

tant d'amour étalé, a été suivie par une moyenne de vingt-cinq députés. On remarque la même nonchalance dans le travail plus important qui se fait dans les commissions. Il est bien rare qu'une commission réunisse d'une manière constante le quart de ses membres. »

Qui s'attribue des fonctions qui ne lui conviennent pas néglige nécessairement celles qui lui sont propres. Ainsi le parlementarisme est un creuset de dissolution, il crée le chaos au centre du vide. Tout ce qui était la France est dans le chaos central. Au delà, bientôt, il n'y aura plus rien, — sinon des électeurs et des contribuables.



Dans ce chaos, il y a à prendre. Plus il grossit, plus s'avive la guerre civile des partis pour la conquête du pouvoir, — et c'est par des procédés de violences, de tricheries et de corruption qu'on vainc. On a rapporté ce mot d'Ernest Picard, en 1873: « Il est impossible de supprimer le suffrage universel, difficile de le mutiler, on pourra l'escamoter ».

On escamote. La corruption y aide. Elle est partout: à la base et au faite. Elle s'impose. M. E. Théry a calculé que chaque élection législative coûte en moyenne 25 millions de francs, ce qui fait pour chaque circonscription 40.000 fr. Or le député ne touchait hier, pour toute la durée de son mandat, que 36.000 fr. Il va en toucher 60.000, il est vrai; mais dès lors les compétitions seront plus nombreuses, plus ardentes, et donc les dépenses plus fortes.

Le pouvoir n'est plus qu'un moyen d'exploitation intensive pour le parti qui triomphe, — et ce n'est

pas celui qui a de moindres appétits à satisfaire, ni le plus scrupuleux.

A chaque renouvellement, il est constant que le niveau intellectuel et moral des élus baisse. Il n'en saurait être autrement, la surenchère qu'il faut oser pour se faire élire, l'habileté à piper les voix, les procédés à truquer les urnes sont la mesure de la fourberie, sinon de l'ignorance et de la sottise.

Dans son substantiel article où j'ai déjà beaucoup puisé, M. Aynard le reconnaît avec sa coutumière modération : « Au fur et à mesure que la Chambre se recrute davantage sous l'influence prépondérante de la candidature officielle, la qualité et la capacité laborieuse de ses membres semblent se réduire. L'indiscret qui voudrait s'en assurer n'aurait qu'à dresser la liste des nouveaux venus pendant les quatre dernières législatures et comparer avec la période de 1871 à 1889 inclusivement. Ce n'est peut-être qu'une malheureuse coïncidence, mais il n'apparaîtra pas excessif de penser qu'une pratique électorale oppressive de l'opinion, qui s'aggrave en durand, n'est pas faite pour faire surgir les citoyens les plus dignes de représenter leur pays. Il existe encore dans les Chambres une réserve suffisante d'hommes de talents, d'autant plus dignes d'être remarqués que les questions à débattre devenant de plus en plus nombreuses exigent des connaissances plus étendues qu'autrefois. Mais il est visible que cette réserve va en s'épuisant. »

—)o(—

Pour fournir les assemblées nationales, départementales ou locales, les comités qui les régènt, pour donner quelque apparence à cette anarchie tu-

multuense qui favorise le pillage, pour organiser les raziàs, il s'est formé une classe de 75 à 100.000 politiciens, violents, loquaces, débrouillards, parfois intelligents et cultivés, mais dépourvus de préjugés embarrassants. Cette espèce se multiplie à mesure que la fameuse assiette au beurre s'élargit. Soyons assurés que l'augmentation de l'indemnité parlementaire ne fera qu'exciter les convoitises des agents électoraux. La moralité électorale y perdra encore, s'il lui reste à perdre, — et les élus n'y gagneront rien, au contraire.

A côté du politicien, il y a le journaliste, non moins destructeur de tout ce qui vaut d'être maintenu. Sans doute, dans un ordre de choses normal, le journal sera un des meilleurs moyens de direction spirituelle. Avec le parlementarisme que manie dans les coulisses la ploutocratie anonyme, il n'a d'autres fonctions que d'abrutir et de pourrir. L'imbécillité, la lâcheté et le vice sont ce qu'il y a de plus faciles à exploiter.

—)0(—

Le parlementarisme a été imaginé pour contenir les prodigalités du pouvoir: il les provoque. Il devait limiter la prépotence gouvernementale, permettre une participation plus effective de tous les citoyens à la vie politique, économique et sociale: en fait il n'a cessé d'accroître l'accaparement étatique et de décourager ou d'empêcher toute activité spontanée. Il devait favoriser les transactions entre les diverses aspirations, être avant tout conciliateur, il a fondé une tyrannie anonyme, vexatoire, d'une infime minorité de politiciens. Il devait être représentatif, servir les intérêts vitaux du plus grand nombre: il est

la chose des avocats, des journalistes et des médecins.

Ce n'est pas un principe vivant, puisqu'il se contredit et épuise en le détraquant l'organisme social qu'il pénètre comme un virus.

Citons encore, une dernière fois, M. Aynard: « Elu par la grâce du pouvoir, le député n'est plus qu'un agent électoral dépourvu de sa liberté politique; chargé de réaliser les promesses sans nombre faites aux électeurs, il change la Chambre en syndicat d'intérêts. Le *spolia victoribus* devient la seule sanction et la seule récompense du jeu de bascule politique; et ainsi, le régime parlementaire, régime qui rend un député libre de voter pour ou contre un cabinet responsable, s'annihile de plus en plus. »

Un gouvernement est une direction. Or « une assemblée ne peut jamais, par elle-même, organiser une direction ». Cet axiome de Pierre Laffitte est évident. Il suffit de l'énoncer. De même celui-ci: « Aucune opération ne peut s'accomplir que sous la direction d'un organe unique. »

L'ordre est la seule possibilité du progrès. A qui dirige, on n'a qu'à demander d'assurer l'ordre, de garder la patrie, de favoriser le progrès.

M. Eugène Fournière dans un solide article sur « la Crise du parlementarisme », paru dans *la Revue hebdomadaire*, nous parle de *sociocratie*. J'en suis: c'est la formule politique même du positivisme. Mais il m'a paru qu'il entendait fonder cette sociocratie sur une diffusion du parlementarisme dans tout le corps social, — ce qui est un remède par trop homéopathique. Si l'on accepte la solution positive, il faut se plier aux conditions qu'elle comporte, celles-là mêmes

qu'on s'efforce de reconnaître ici. Or la condition d'une sociocratie positive, c'est l'ordre, et la condition fondamentale de l'ordre en mouvement, c'est une direction unique, continue, personnelle et responsable, — c'est-à-dire une dictature.

Oui, une dictature, inébranlablement établie, pour sa fonction statique propre de maintenir l'ordre; mais contrôlée, contenue, sanctionnée par une opinion publique éclairée par les philosophes, disciplinée par le sentiment féminin, agissante par l'énergie prolétarienne.

Oui, une dictature, fortement constituée, pour sa fonction dynamique propre de direction politique; mais ayant pour contrepoids les libertés puissamment organisées, d'après les mêmes principes organiques, de toutes les grandes activités économiques, politiques et sociales.

G. DEHERME.

Lettre d'un Positiviste

Le vénérable Dr Audiffrent, le dernier survivant des exécuteurs testamentaires d'Auguste Comte, désignés par A. Comte, m'écrit cette lettre que je crois devoir reproduire:

Le 4 juin 1908.

Mon cher Monsieur,

C'est un malade qui vous écrit, et qui est encore réduit à emprunter une main amie.

Laissez-moi vous citer quelques mots d'un Maître vénéré. Ils vous montreront que, jeune encore, il était déjà préoccupé des questions qui devaient dominer toute sa vie.

Nous étions sous la Restauration. On agitait autour de lui la question du droit d'aînesse, à laquelle la Chambre d'alors se montrait très favorable, elle avait fait verser des torrents d'encre et des flots de paroles. Elle trouvait dans le roi d'alors, qui était un homme de bon sens, la plus vive opposition.

M. Comte, d'un mot, trancha la question : « Qu'on nous donne le droit de tester. »

Les choses en restèrent là. Ce mot a été oublié, quelques-uns seulement s'en souvenaient à qui M. Comte s'est plu quelques fois à le rappeler.

J'étais de ceux-là et je le tiens de sa bouche.

Vous le savez, cher Monsieur, le Maître a dit : « Le passé nous a légué deux questions à résoudre : Substituer une foi démontrable à la vieille foi et incorporer à la société un prolétariat qui n'y est que campé depuis la fin du moyen-âge. »

La première question a reçu une solution, la seconde attend encore et attendra longtemps probablement la sienne.

Une réorganisation de nos instruments de travail est subordonnée à l'avènement de chefs industriels et conséquemment à la liberté de tester.

Ceux-ci doivent se convaincre que la fortune est sociale dans son origine et doit recevoir une destination de même nature.

Il est une autre question dont le mot du Maître porte aussi la solution : c'est celle de la dépopulation actuelle.

C'est parmi les riches et dans les régions les plus riches qu'on constate le plus cette dépopulation. On comprend aisément que la liberté de tester permettant à la fois la reconstruction de la fortune publique et laissant à tout chef de famille la possibilité de constituer un successeur doit au moins arrêter des dispositions qui ne s'étendent que trop.

On fera remarquer que c'est dans les régions les plus pauvres qu'on trouve le plus d'enfants.

Comme vous le voyez, toutes les solutions données à une grave question laissent encore fort à désirer.

Voilà, cher Monsieur, ce que je désirais vous communiquer, depuis que je suis devenu le lecteur de votre petite feuille.

Je ferai remarquer, passant à un autre ordre d'idées, que si l'ouvrier s'intéresse si vivement à la question du salaire, elle est subordonnée à une autre, la reconstruction de la fortune publique qu'un changement dans le régime actuel peut seul amener.

Veuillez, cher Monsieur, me croire toujours votre tout dévoué,

G. AUDIFFRENT.

ALLER AU PEUPLE ⁽¹⁾

Les sceptiques et les malins sourient volontiers de cette formule naïve : Aller au peuple. Elle n'en exprime pas moins la seule attitude qui convienne désormais à ceux qui acceptent le rude devoir d'agir socialement. Et ce sont tous ceux qui voient nettement, parce qu'ils ont des yeux, où nous mènent le scepticisme des dilettantes, les profondes malices des politiciens de tout acabit, les colères ignorantes des gueux qui menacent et les peurs aveugles des dirigeants qui vont tenter de réprimer féroce ment l'émeute....

(1) Cet article a paru le 9 décembre dernier dans l'*Éveil Démocratique*, Journal hebdomadaire du «Sillon».

Vraiment, nous sommes à une heure où la politique la plus savante est l'enthousiasme.

Ne nous refusons donc pas à être ridicules : Allons au peuple.



Mais comment ?

Il y a quelques années, hier, des intellectuels très diplômés, généreusement — du moins en bavardages et en nuées — y allèrent avec fracas. On s'attendait à une régénération de la démocratie.

Hélas ! la démocratie ne put se rénover par des mots.

D'ailleurs, ces intellectuels, dont on peut admettre que quelques-uns étaient intelligents, manquaient de caractère. Au premier contact avec la foule, au lieu de faire uniment leur devoir d'éducateurs, on vit, non les moins notoires d'entre eux, se mêler au pugilat électoral, avec plus d'âpreté et d'adresse que de dignité. Il en est même qui triomphèrent des politiciens les plus retors. Les autres se firent stagiaires, je veux dire francs-maçons.



Il n'y eut que quelques agents de la dissolution française déplacés. L'œuvre de corruption et d'exploitation ne fut pas arrêtée, ni même ralentie.

Ce n'est pas éclairer la foule que de la flagorner, et il importe peu que ce soit en latin de pédant ou en argot d'arsouille.

C'est autrement qu'il faut aller au peuple, — en homme.

Je vois en ce moment toute une jeunesse ardente, fiévreuse du désir d'agir, qui se lève. Elle est positi-

viste, protestante, catholique, et c'est égal si elle a la même bonne volonté, le même désintéressement.



C'est l'espoir. Mais cet espoir ne laisse pas d'être obscurci par des craintes. On ne voit pas assez, dans tous ces efforts qui s'essayent, une direction sociale positive, j'entends une direction assez ferme pour ne se point laisser fléchir par des contingences ou dévier par des sentiments personnels.

Les jeunes gens sont trop portés à confondre le succès de personne ou de coterie, provisoire, avec le résultat social, définitif.

Pour aller au peuple, efficacement, il faut d'abord se cuirasser d'airain et contre les outrages et contre les adulations, et plus encore contre celles-ci que contre ceux-là. Ah! les applaudissements des foules en délire par les sonorités du verbe ou l'explosion des passions, le pavois des popularités, qui dira combien ils font dire et faire de sottises aux meilleurs citoyens?... En somme, n'est-ce pas de cela dont va mourir la République, — salement?



Pour être digne de la tâche qui sollicite les hommes de cœur et de raison, il faut se résoudre aux imbéciles injustices de la plèbe et que beaucoup de héros soient sacrifiés à ses bestialités déchainées. Ce n'est pas être habile que de s'affubler du masque démagogique. « Droit, adroit », comme dit mon ami Edmond Thiaudière.

Je ne voudrais point, ici même, paraître critiquer l'effort magnifique du *Sillon*, mais je tiens à exprimer une crainte que beaucoup partagent.

Il semble que, pour faire pardonner ses croyances

dans les milieux ouvriers, il se laisse aller parfois à céder devant la démagogie, à pactiser avec elle. Qu'il ne s'y trompe pas, les bravos qu'il recueille ainsi ne lui éviteront pas les huées, quand il sera question de la « calotte ». Cette tactique est de dupe, et elle est désastreuse.

Sans doute, la foi y incline. Quand le *Credo* prédomine tout, on n'est que trop tenté d'excuser toutes les erreurs, et les plus monstrueuses, pourvu qu'elles favorisent l'apostolat qu'on juge essentiel. Malheureusement, tout se tient, et il est certain qu'il n'y aura plus de religion quand il n'y aura plus de société. Et donc, en se faisant complice de l'anarchie destructrice, on participe effectivement à cette rage attristante contre la catégorie de l'idéal qu'est Dieu, rage exaltée par la racaille politiqueuse.



Ce n'est pas en sollicitant la démocratie qu'on la sert. Au contraire. Il ne faut aller au peuple que pour l'instruire, redresser ses préjugés, discipliner ses instincts et l'organiser congrûment. Certes, on a ainsi plus de chances d'être lapidé que couronné; mais dans l'histoire de l'humanité, le Golgotha l'emporte toujours sur le Panthéon.

G. DEHERME.



Revue des Opinions des Faits et des Idées

INDICES SOCIAUX.

En réunissant les statistiques, on a pu établir ce tableau, pour la France, par 1,000 habitants :

	Moyennes quinquennales de 1878 à 1882 et de 1902 à 1907	
Mariages	7,5	7,6
Naissances	25,0	20,9
Décès	22,5	19,5
Divorcés	0,10	0,27
Suicides	0,18	0,23
Elèves écoles primaires	137,0	142,0
Condamnations (assises)	0,09	0,05
Condamnations (correctionnels)	5,0	4,91
Faillites et liq. judiciaires	0,17	0,24
Membres de sociétés de sec. mutuels	24,4	45,9
Valeur des successions	133,0	136,0
Assurances, capitaux en cours	59,6	92,3
Assurances, capitaux en rentes	7,43	23,8
Monts de Piété, engagements	1,51	1,78
Monts de Piété, dégagements	1,35	1,64
Poursuites judic., frais d'officiers ministériels et enregistrement	38,9	45,5

LES FAUTEURS DE L'ANTIMILITARISME.

Dans le *Journal*, du samedi 30 mai, aux « Petites annonces » :

Off. de marine, 26 a., brun. hon. fam., ép. jne f
instr., symp., dot. Ec. Linseu, bord « Isly », Maroc.

*ASSOCIATION POUR LA REFORME
DE L'ENSEIGNEMENT.*

Cette association, fondée et présidée par M. Pierre de Coubertin, a pour but, déclare-t-elle, « de préparer une meilleure adaptation des programmes scolaires à l'état actuel des connaissances humaines en substituant le principe analytique au principe synthétique comme base des études secondaires. »

Nous relevons encore dans sa déclaration :

« Il est hors de doute que l'enseignement secondaire actuel a cessé depuis longtemps de correspondre aux nécessités de la vie. Tandis que celle-ci devient de plus en plus pratique, il est resté purement théorique.

« Prenez en effet, dans n'importe quel pays du monde, ce que nous appelons en France un bachelier, c'est-à-dire un jeune homme à la moustache naissante, sachant traduire à livre ouvert sans trop de contre-sens une page de Cicéron ou édifier un carré de l'hypoténuse présentable et capable de vous énumérer à votre choix les maîtresses de Louis XIV ou les composés du soufre. Interrogez-le. Par quoi serez-vous frappé ?

« 1^o Par l'émiettement de ses notions. Les connaissances, chez lui, sont éparées. Chacune semble faite pour demeurer isolée à un niveau différent de sa voisine, sans communication avec elle.

« 2^o Par l'abondance des formules, le nombre des idées toutes faites, le rôle exagéré du convenu. Il en résulte dans le jugement naissant, une sorte d'encombrement qui l'empêche de s'exercer librement.

« 3^o Par l'impuissance de passer de la théorie à la pratique, autrement dit d'embrasser une carrière quel-

conque sans avoir à refaire soi-même son éducation.

« De cette impuissance, quelles peuvent être les raisons? L'intelligence? La race? Le zèle et la valeur des professeurs?

« Non, sans doute. Ce ne peut donc être que la méthode.

« En matière d'enseignement, comme en tout le reste, les procédés ne sont que de deux sortes: analyse ou synthèse. Or, la méthode actuelle est visiblement synthétique: avec des éléments variés qui sont les divers ordres de connaissances, elle vise à créer dans le cerveau humain une culture d'ensemble, une conception homogène du monde et de la vie.

« C'est à quoi apparemment elle ne réussit plus et il n'y a pas lieu de s'en étonner beaucoup. Depuis un siècle, les connaissances humaines se sont prodigieusement accrues. Les programmes sont devenus chaque année plus lourds et plus compliqués sans cesser de rester toujours théoriques. Plus le cadre des connaissances s'agrandit, plus la valeur des élèves se restreint. A cela quel remède?

« La méthode inverse: L'ANALYSE. *Il n'y a à cette révolution aucun empêchement essentiel.* La seule difficulté préalable à résoudre est de déterminer l'ensemble, le bloc de connaissances sur lequel portera l'analyse.

« Imaginons pour cela qu'il nous arrive d'une planète lointaine un homme semblable à nous, mais ne possédant encore sur le monde que nous habitons d'autres notions que celles, toutes superficielles, qu'il a pu acquérir par un premier regard jeté autour de lui. C'est à peu près l'état dans lequel se trouve l'adolescent que nous cherchons à former. Demandons-lui

ce qu'il veut apprendre. « Enseignez-moi, répondra-t-il, ce qui concerne la terre sur laquelle je me trouve et contez-moi les actions de vos semblables: je veux savoir comment ils ont vécu et ce qu'ils ont créé. »

« Il a raison. Ce sont, en effet, les deux fortes assises de la civilisation — terre et humanité — qui doivent être les assises de la culture dans l'esprit de chaque homme. »

L'Association a un organe mensuel: *la Revue pour les Français*.

Les adhésions doivent être adressées à M. Gaston Bordat, secrétaire général, 21, boulevard Beauséjour, Paris.

PROGRES INTELLECTUEL.

Dans une conférence sur « la nécessité de l'instruction professionnelle », faite au Cercle de la Librairie, le 9 mai dernier, M. Baranger, ancien président de la Chambre syndicale des libraires de France, a dit: « Les libraires sont-ils plus nombreux aujourd'hui? Cette question est résolue journallement par l'affirmative, et pourtant il n'en est rien. En nous reportant à l'époque où la librairie était en pleine prospérité, c'est-à-dire de 1860 à 1890, on comptait sur les boulevards, de la Bastille à la Madeleine, et dans les passages y aboutissant, dix-neuf libraires; actuellement, il ne reste que neuf maisons, dont deux appartiennent au même propriétaire; soit une différence de dix en moins. Même décadence au Palais-Royal: la galerie vitrée abritait cinq librairies, dont une seule subsiste. Simple déplacement, dira-t-on. Eh bien! non; toutes, sauf quatre, ont entièrement disparu. »

PAR TOUS.

Les Livres qui font penser



Le Peuple de l'Inde, d'après la série des recensements. par P. VIDAL DE LA BLACHE (Armand Colin, édit., 5, rue de Mézières). — Dans cette brève mais substantielle étude l'éminent géographe examine la population de l'Inde, sa répartition, les causes des variations de densité, les modes de groupements, le mouvement, etc.; l'ethnographie, les langues, les religions, les castes. On jugera de la valeur de ce travail démographique par les conclusions que voici :

« De vieilles sociétés, comme l'Inde, l'Égypte, la Chine, donnent de loin une impression d'immobilité. Mais à la lumière d'enquêtes répétées et approfondies, comme celles qui nous ont servi de guides, on se rend compte qu'elles obéissent à une évolution dont l'impulsion remonte très haut dans le passé, et qui se poursuit à travers mille vicissitudes. Ces enquêtes, pour l'Inde, ont le mérite d'embrasser tout l'ensemble des populations réunies sur cet immense territoire, de sorte que, pour la première fois, la chaîne qui les relie devient saisissable, et que, dans ce complexe ethnique et social, la force des influences nées et formées sur le sol apparaît en meilleure lumière.

« L'administration britannique, surtout depuis un demi-siècle, a fait plus dans l'Inde que jamais en aucune colonie n'aurait pu faire une puissance européenne. Quarante-cinq mille kilomètres de chemins de fer, un commerce extérieur augmentant régulièrement de plus d'un quart tous les dix ans, une industrie co-

tonnière florissante, tels sont ses principaux titres. Il serait excessif de prétendre que ces changements, ainsi que d'autres moins dignes d'approbation (1), aient glissé sur la société indigène sans l'entamer. Leur répercussion s'est fait sentir par l'extension des cultures commerciales et la cherté croissante de la vie, par l'enrichissement de quelques-uns et l'appauvrissement de quelques autres. Si, comme on l'entend dire, l'industrie n'est qu'au début et qu'une période de grande activité industrielle soit au moment de s'ouvrir, il est possible que ce développement, accompagné de l'accroissement nouveau de vie urbaine qui en sera la conséquence, introduise des germes de désagrégation dans l'organisme de la société indienne.

« Mais des témoignages comme ceux que nous avons résumés, nous ramenant à la réalité présente, montrent que les changements envisagés ne sont qu'une ride à la surface de l'eau. C'est à peine si la création des industries du coton, du jute, l'ouverture des mines de houille et, en général, les entreprises fondées et entretenues à l'européenne, occupent un million un tiers de personnes. Les chemins de fer, postes, télégraphes, emploient environ 660.000 hommes (2). Ajoutons les emplois administratifs, qui, avidement recherchés, sont un dérivatif utile à la gêne croissante qui envahit une partie des classes moyennes. En somme, aucun indice n'autorise à penser que les rangs de la population exclusivement agricole se soient éclaircis, ni que la base rurale de cette société soit le moins du monde ébranlée.

« Notre fatuité européenne s'imagine volontiers que

(1) Il s'agit de fausses mesures concernant le régime de la propriété, telles que le *Permanent Settlement* de Lord CORNWALLIS dans le Bengale, ou plus récemment l'introduction de facilités nouvelles pour le transfert de la propriété terrienne : riche proie offerte à l'usure !

(2) *Census, 1901*, p. 203.

nos chemins de fer, nos industries, sont des panacées pour transformer les sociétés à notre image. Ce n'est pas précisément la leçon à tirer de l'expérience indienne. Un des faits sur lesquels insistent le plus les documents anglais, est que « les chemins de fer, loin d'être un dissolvant des préjugés de caste, ont contribué à étendre énormément leur domination ». Et ailleurs : « L'extension des chemins de fer propage indirectement l'influence brahmanique » (1). Ils ont rendu les pèlerinages plus aisés, et accru par là l'ascendant de l'orthodoxie. La même ironie des choses semble retourner contre l'influence européenne les efforts couronnés de succès pour favoriser la diffusion d'une langue générale. L'idée nationale a trouvé dans la presse un véhicule. Mais cette idée puise ses racines dans les traditions religieuses de la race; elle n'aurait guère pu autrement prendre naissance. Or, par le progrès de l'éducation indigène, l'attention s'est reportée vers les vieux monuments de la sagesse indoue, les versions et les extraits de ces écrits se sont multipliés, ont circulé; et l'on s'habitue à y chercher la solution des problèmes qui préoccupent les esprits. De là ce fait, confirmé amplement par les enquêtes, que les exigences de l'esprit de caste n'ont rien perdu de leur rigueur. Si leurs règles se relâchent peut-être sur quelques points secondaires, elles tendent à devenir plus rigides sur les restrictions principales. Ce que le peuple de l'Inde doit surtout à ses gouvernants actuels, c'est une conscience plus nette de ses droits. Il répond à leurs efforts par des revendications assez pressantes pour que l'opinion britannique s'accoutume peu à peu à l'idée de lui accorder une part plus large dans ses affaires ».

Lettres à l'Elue, par Tanocrède DE VISAN, 3 fr. 50 (Messein, édit., 19, quai St-Michel). — Il y a bien

(1) *Ibid.*, p. 430 et 544.

des manières de voiler son cœur. L'auteur emploie celle que lui a enseignée le maître Barrès. Mais sous cette préciosité affectée bouillonnent les passions d'un jeune Français de race.

« J'ai souvent rêvé devenir un génie, dit-il enfin à sa fiancée, je vois qu'il est préférable de rester un habile artisan d'un bonheur en perpétuel printemps. J'oublierai les livres que je pensais écrire, — grave sacrifice aux yeux des artistes vulgaires, — pour jouir tout de suite de leur substance entre vos bras. Chaque jour apportera à nos rêves d'immédiates réalisations. Nourri de mon amour et de notre instinct, je vivrai enfin cette vie lyrique vers quoi j'ai tant aspiré. Je ferai du réel l'objet de mes chants, au lieu, comme autrefois, d'aller chercher mon excitation au milieu d'un troupeau de chimères. Votre sentiment et le mien nous suffiront pour peupler notre existence, par ailleurs si pleine de nos morts. L'amour ne se renouvelle que par l'amour, et je ne vois pas où se heurterait notre satiété, puisque dans notre instinct, dans nos souvenirs, dans notre air, nous puiserons toujours de nouvelles forces, et que nous ne saurions manquer d'ailes. »

Flâneries dans les Alpes, par Valentin GRANDJEAN, 4 fr. (Jullien, édit., à Genève). — L'auteur nous promène à travers la chaîne des Aravis, les Alpes de Taninges, les rochers des Fiz, le massif de Platé, et avec lui nous découvrons les beautés des Alpes françaises, beautés non encore consacrées et partant négligées. « Mon but unique, nous annonce-t-il dans sa préface, fut de narrer les impressions d'un promeneur, d'un néophyte ignorant, qu'un hasard conduisit à la montagne dont il ne s'était, jusqu'alors, jamais soucié, et la lente et prenante séduction, la merveilleuse révélation que devint pour moi chaque voyage. » Il ne nous raconte donc pas de hauts faits d'ascension. Il a vu, et il nous montre. Parfois, la solitude, le silence,

l'écrasante grandeur lui inspirent quelque pensée philosophique dont il nous fait part.

L'ouvrage, écrit avec soin, est illustré de croquis, de graphiques et d'une dizaine de magnifiques photographures. Ce sera un excellent guide et un compagnon agréable pour les excursionnistes de plus en plus nombreux de notre Haute-Savoie.

Voltaire philosophe. par Georges PELLISSIER, 3 fr. 50 (Armand Colin, édit., 5, rue de Mézières). — Voici un panégyrique inattendu de Voltaire. Il est, d'ailleurs, fort bien documenté: on voit que l'auteur a fouillé toute l'œuvre énorme du bourgeois de Ferney. Dans les chapitres qui divisent cet ouvrage: métaphysique et physique, religion, morale, politique, M. Georges Pellissier loue son maître d'avoir, en ces quatre ordres philosophiques, bêtifié, raillé, dissocié, détruit, — il est vrai avec esprit, avec talent, voire avec génie.

C'est bien là une entreprise d'intellectuel, qui reste enveloppé des nuées de bibliothèque, totalement étrangère à la vie présente, à ses nécessités, à ses leçons, à ses angoisses. Alors que l'anarchie nous emporte en tourbillon, M. Georges Pellissier peut écrire tranquillement: «C'est un lieu commun de dire que Voltaire fut «le génie de la destruction». On reproche au XVIII^e siècle en général d'avoir tout ruiné sans rien rebâtir. N'est-ce donc pas sur les principes des philosophes que se constitua la société moderne? Et quand même leur œuvre, à la considérer en soi, eût été purement destructive, ruiner les erreurs, les préjugés, les abus, n'est-ce pas édifier la vérité et la justice?»

S'il importe peu de connaître les opinions de Voltaire sur la physique, on n'en lira pas moins ce livre avec intérêt. On y voit bien comment une grande société se peut désagrégier. «Onze ans après sa mort, nous dit

l'auteur, éclata une révolution dont sortit la France nouvelle; il l'avait prédite, et nul autre n'y contribua autant que lui... Cette révolution, le nom de Voltaire la symbolise... Son influence comme philosophe peut se résumer d'un mot: il a refait l'éducation de l'esprit humain en opposant le relatif à l'absolu, en substituant, dans tous les domaines de la philosophie, le point de vue critique au point de vue dogmatique». La critique, ainsi entendue, c'est le suicide, puisque c'est le néant. Quant au relatif négateur de Voltaire, on entend bien que ce n'est pas le relatif positif de Comte. C'est sous la direction spirituelle de celui-ci, vrai maître de la pensée organique, que nous reconstituerons tout ce que celui-là a pu détruire.

Belle-Plante et Cornélius. par Claude TILLIER 2 fr. (A. Lapie, édit., 5, rue de la Louve, Lausanne). — Claude Tillier fut un bon journaliste de son temps. Comme tant d'autres, on l'oublia tôt. Mais les Allemands ayant fait un succès à la traduction de *Mon oncle Benjamin*, il fut décidé, un demi-siècle après sa mort, que Claude Tillier est un génie national. On reconnut aussi qu'il est du Bloc, et Clamecy, sa ville natale, célébra sa gloire anti-cléricale au moyen d'une sculpture qu'inaugura un ministre.

Voici qu'après *Mon oncle Benjamin*, on nous présente maintenant une autre production de cet heureux auteur, *Belle-Plante et Cornélius*. Cette histoire de deux frères, dont l'un est avare et égoïste et l'autre insouciant, généreux et enthousiaste, est d'une honnête médiocrité qu'on eût pu se dispenser de ressusciter sans dommage pour les Lettres. Il y a de l'esprit français, comme des teutons l'apprécient, et ce n'est pas dénué de toute psychologie, mais diluée dans trop de littérature qui date de 1840.

L'art social à Genève. par W. VIOLLIER (Foyer solidariste, Saint-Blaise). — Monographie d'une œu-

vre d'éducation populaire intéressante, fondée en 1902, à Genève, par M. Charles Eggimann. C'est en somme l'université populaire, réduite à la partie artistique. L'auteur conclut ainsi : « Il est très difficile de se rendre compte des résultats de ce mouvement. L'affluence du public est un signe évident de l'utilité de cette œuvre et indique qu'elle répond très certainement à un besoin. Les listes d'auditeurs montrent qu'elle atteint bien les ouvriers. Ce public est remarquable par sa bonne tenue, sa politesse, l'attention avec laquelle il écoute et aussi par sa compréhension. Il est certainement tout aussi accessible aux choses de l'Art que le public bourgeois; il a cette supériorité d'être moins blasé, plus expansif, plus démonstratif, et de ne pas marchander ses applaudissements, aussi les artistes éprouvent-ils toujours un véritable plaisir à se trouver en contact avec lui. Sans doute il ne faudrait pas exagérer l'importance de ce mouvement, il n'amènera peut-être pas de grandes réformes et ne fera pas du peuple genevois un peuple d'artistes, mais il jouera son rôle utile et contribuera au développement général de l'esprit public. Il suffit du reste à ses initiateurs de sentir qu'ils travaillent à élever le niveau du peuple, à le mettre pour quelques instants au-dessus des misères de la vie, à lui donner un peu d'idéal pour qu'ils poursuivent leur œuvre avec persévérance et enthousiasme. ».

Montmartre et les Boulevards. par Eugène MONTFORT (Fleury, édit., 1, boulevard des Capucines). — Des phonographies psychologiques et morales, sans commentaires littéraires, sans « moralité », — sinon celle qui se dégage d'une poignante réalité. L'auteur nous découvre un coin de la triste vie des filles perdues et des ouvrières qui se perdent en cherchant dans la prostitution irrégulière un appoint à leurs salaires insuffisants. Cette notation simple, brutale, des atti-

tudes, des mots, des confidences naïvement sincères ou plus naïvement encore mensongères, c'est de l'art le plus subtil puisque cela évoque et émeut.

La chanson de l'inassouvi. poème, par R. D'HUGHEER (Rosendaël). — Ce sont les coutumières plaintes sur l'amour qu'on n'a plus, sur l'amour qu'on a ou sur l'amour qu'on n'a pas.

Oui, c'est là, ma douleur d'avoir une âme seule.

Si seule pour rêver, si seule pour souffrir...

L'âme reste seule qui s'enferme et ne rayonne pas.

Le Démon de la vie. par Edmond JALOUX, 3 fr. 50 (Stock, édit., 155, rue Saint-Honoré). — Dans ce roman, l'auteur fait s'agiter des personnages qui ne savent de quels principes vivre. C'est, décrit avec talent, un épisode dramatique de notre actuelle anarchie intellectuelle et morale.

G. DEHERME.

La Vie de Jeanne d'Arc. par Anatole FRANCE (Calmann-Lévy, édit.). — La légende, la poésie, l'histoire, l'érudition documentaire, se sont tour à tour disputé l'honneur de retracer chacune à sa manière la figure de la grande héroïne du xv^e siècle. Comment dégager de ces multiples conceptions la vraie personnalité de Jeanne d'Arc? Comment interpréter la mission qu'elle s'est attribuée? Quelle est la véritable nature des mobiles qui l'ont poussée? Quelle a été sa part légitime dans la délivrance de la France? Dans quelle mesure a-t-elle échoué ou réussi? Toutes ces questions, le maître écrivain Anatole France se les est exposées après tant d'autres, et la Jeanne d'Arc qu'il nous présente, plus humaine que celle de la légende, nous apparaît aussi admirable que parée des fleurs de la poésie ou grandie par l'imagination des historiens.

Pour retrouver les traits essentiels de cette noble

figure, il fallait d'abord la lier étroitement au milieu social qui l'a produite et reconnaître franchement l'inspiration religieuse où elle a puisé la force de conduire, avec une inébranlable constance, le double dessein qu'elle avait formé de chasser les Anglais de France et de faire sacrer le roi à Reims.

Peut-être ne démêlait-elle pas elle-même les élans de sa propre nature, d'avec la suggestion qui la dominait; mais il eût été extraordinaire qu'avec la mentalité si profondément chrétienne du Moyen-Age, elle ne fit pas remonter directement à Dieu les mobiles de ses actions; elle y a entretenu et renouvelé sans défaillance, pendant les deux ans qu'elle a occupé la scène du monde, cette « sainte ardeur » dont parle le poète (1) et qui la soutint jusque dans l'effroyable supplice qui couronna sa prodigieuse carrière.

Mais il ne faut pas méconnaître, et A. France l'a fait sans réserves, ce qu'il y avait en elle et ce qu'elle avait mis de saine raison, de droiture, de cœur, de moralité spontanée, de finesse d'esprit, d'héroïque courage et d'indomptable fermeté dans la poursuite de sa mission. C'est par là qu'elle a conquis la confiance de ceux auxquels elle apportait, sous une forme mystique, ce qu'elle croyait être le salut.

En prenant cette sublime existence à sa source pour la suivre presque jour par jour, autant que les ressources d'une documentation très minutieuse le lui ont permis, jusqu'au Calvaire de Rouen, M. France nous fait, en même temps, un tableau très précis et très exact de la situation politique et militaire de la France au XV^e siècle.

Au moment même où apparaît Jeanne d'Arc, les Anglais, avec une armée réduite, ne maintiennent leurs

(1) Ta sainte ardeur n'a pas été trompée.

positions que grâce à l'ignorance ou à la pusillanimité du roi de Bourges. Le prestige d'une longue guerre, l'appui non dissimulé du duc de Bourgogne qu'une sanglante querelle de famille a séparé de la monarchie légitime, les entourent d'une auréole victorieuse qu'un peu de clairvoyance et d'énergie aurait facilement dissipée. Un effort militaire, vigoureux et concerté, celui-là même que Jeanne a déterminé, une poursuite sans merci jusqu'en Normandie, retardée par la marche sur Reims, eurent en peu de temps rejeté au-delà de la Manche les débris de l'armée anglaise.

Malgré l'incomplet succès de sa tentative, la part personnelle de Jeanne dans le résultat définitif est prépondérante; elle n'y apportait ni vues politiques bien profondes, ni les talents militaires qu'on lui a trop facilement accordés, mais une exaltation du cœur qui entraînait après elle un peuple tout entier et ses chefs. La renommée de Jeanne, de son vivant, fut celle d'une héroïne et d'une sainte; la postérité, avec les renseignements qu'elle possède et les lumières qu'elle a projetés sur cette grande figure, confirme avec éclat ce jugement.

Ce qui fait l'intérêt propre de l'étude de M. Anatole France, c'est l'intensité de vie qu'elle recèle. Le récit des faits décrits et contrôlés avec une probité d'historien peu commune, la description matérielle et, pour ainsi dire, morale des lieux où s'est déroulée toute cette grande action, la quantité considérable de personnages qui y ont été mêlés et dont chacun se trouve marqué d'un trait distinctif, une vue philosophique très attachante sur la mentalité particulière du XV^e siècle, le mérite littéraire qui ne se dément pas dans tout le cours de l'ouvrage, emporteront forcément l'admiration de tous les lecteurs.

Citons, parmi ces morceaux d'éloquence incomparable, les deux chapitres consacrés au siège d'Orléans,

le voyage de Jeanne de Vaucouleurs à Chinon et le récit épisodique de toutes les légendes religieuses où Jeanne a justifié et fortifié sa foi dans la réalité de sa mission.

Exprimons toutefois le regret que, malgré leur développement, les parties de l'ouvrage où se trouvent exposés le procès et la mort de Jeanne n'aient pas le relief et l'émotion désirables et que le livre se termine sur une impression de sécheresse qui en trouble légèrement l'harmonie.

LUCIEN MOMENHEIN.



Nous avons reçu :

Syndicalisme et révolution. par M. PIERROT, 0,10 cent. (Publication sociale, 46, rue Monsieur-le-Prince). — Thèse anarchiste.



Pour éviter tout retard, prière d'adresser ce qui concerne l'Administration et la Rédaction de la Revue à M. G. DEHERME, Directeur, à LA SEYNE, (Var).



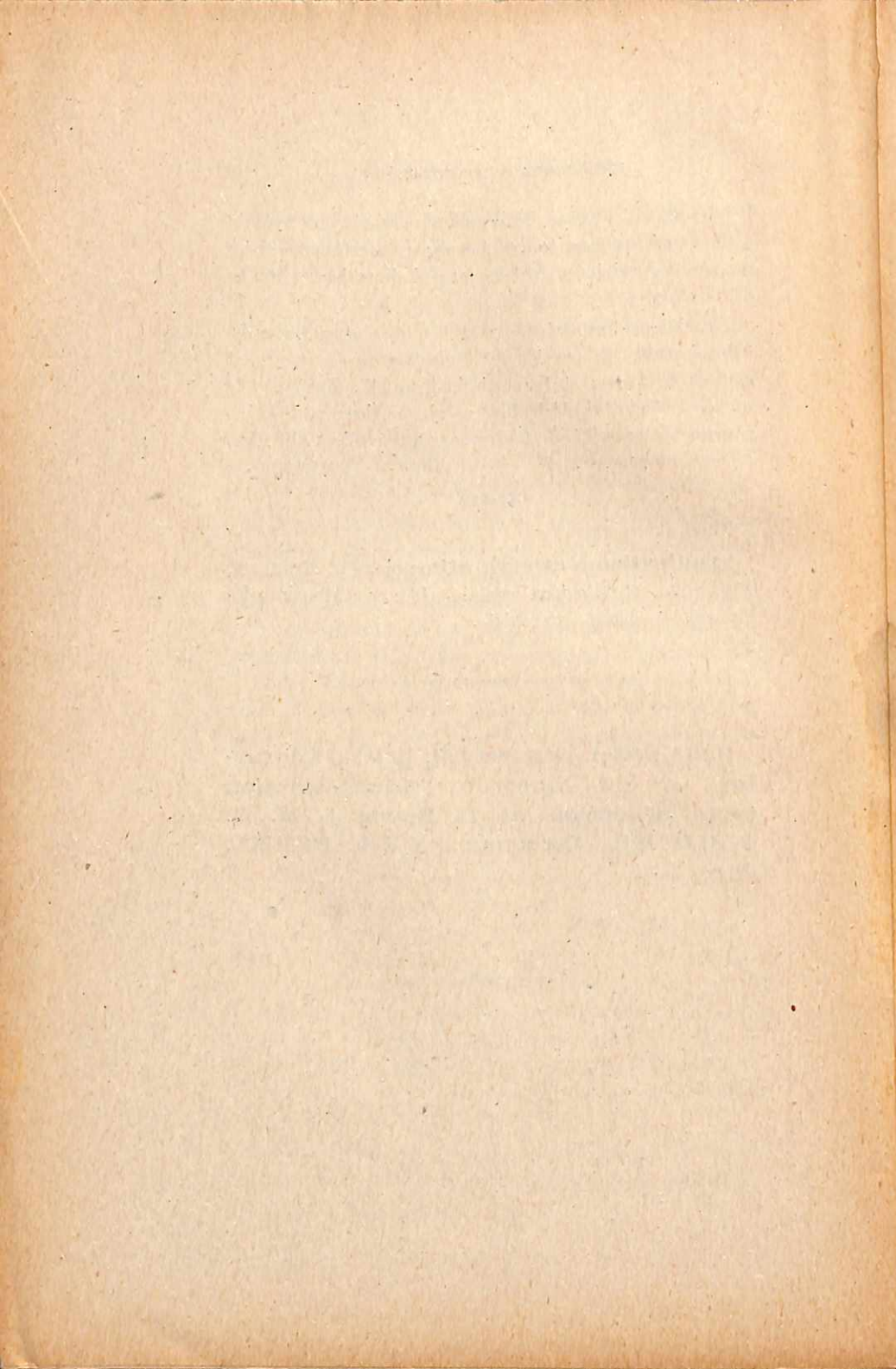


TABLE DES MATIÈRES

Nouvelle Série. — Tome I.

PREMIER SEMESTRE 1908

N° 1. — 1^{er} Janvier

	Pages
SUPPLÉMENT : En préface : Dans l'Attente. (G. DEHERME)	1
Pour une autre étape. (G. DEHERME)	4
Considérations présentes sur la guillotine. (G. DEHERME)	4
Du pilori au piédestal. (EDMOND THIAUDIÈRE)	12
REVUE DES OPINIONS, DES FAITS ET DES IDÉES : Le torrent de boue; la mission Blanchet; le mouvement coopératif; le sacrifice laïque; socialisme pratique; le premier rang; le milliard des congrégations. (PAR TOUS).	18
Le bon gouvernement. (HENRI MAZEL)	22
Pourquoi le prix du chocolat augmente. (G. D.)	25
LES LIVRES QUI FONT PENSER : <i>L'eau de mer, milieu organique</i> , par René Quinton; <i>L'embarquée</i> , par André Pavie. (G. DEHERME)	26

N° 2. — 16 Janvier

Les fonctionnaires. (G. DEHERME)	33
La solidarité européenne. (G. DEHERME)	53
REVUE DES OPINIONS, DES FAITS ET DES IDÉES : Des rubans; pacifiste anglais; la dévolution des biens de l'Institut; le budget de ceux qui font le budget. (PAR TOUS)	56

	Pages
Le dernier romantique. (G. DEHERME)	58

N^o 3. — 1^{er} Février

Antimilitarisme d'Etat. (G. DEHERME)	65
Cris d'alarme en Italie. (EDMOND THIAUDIÈRE).	70
REVUE DES OPINIONS, DES FAITS ET DES IDÉES : Le travail parlementaire; le rachat; la crise de l'avancement dans l'armée; travail de fonctionnaire; Vérité, Justice; pourquoi le prix du chocolat augmente. (PAR TOUS)	76
LES LIVRES QUI FONT PENSER : <i>Ecote et patrie</i> , par George Duruy; <i>L'évolution dans les sciences biologiques</i> , par Alfred Giard; <i>Les vies nécessaires</i> , par Georges Maze-Sencier; <i>L'homme qui vient</i> , par Georges Valois; <i>Femmes inspiratrices et poètes annonciateurs</i> , par Edouard Schuré; <i>Les réformes scolaires</i> , par A. de Monzie; <i>La conquête de l'Infini</i> , par Edmond Thiaudière; <i>La Confédération générale du travail</i> , par Emile Pouget; <i>L'individu et l'esprit d'autorité du Moyen-Age à la loi Falloux</i> , par Abel Faure; <i>La décomposition du Marxisme</i> , par Georges Sorel, etc... (G. DEHERME),	79

N^o 4. — 16 Février

Des devoirs. (G. DEHERME)	97
Les fonctionnaires. (UN FONCTIONNAIRE).	107
REVUE DES OPINIONS, DES FAITS ET DES IDÉES : La magistrature épurée; petits profits, petits honneurs; le chômage; publicité des crimes et délits. (PAR TOUS)	113
Répercussions. (G. D.)	115
LES LIVRES QUI FONT PENSER : <i>Piccolo libro degli Eroi d'Occidente</i> , par Arnaldo Cervesato; <i>Les lacunes de l'instruction générale</i> , par le D ^r G. Ollivier; — <i>Dieu, l'expérience en métaphysique</i> , par Xavier Moisant; <i>Plan d'une réorganisation scientifique et pratique de la magistrature</i> , par R. de la Grasserie; <i>Villiers de l'Isle Adam</i> , par Henri Chapoutot; <i>L'action syndicaliste</i> , par Victor	

TABLE DES MATIÈRES

389

Pages

Griffuelhes; <i>Le journal d'un prêtre</i> , par Ferdinand Hamelin, etc... (EDMOND THAUDIÈRE, G. DEHERME).	447
--	-----

N° 5. — 1^{er} Mars

La Cité terrestre, I et II. (EDMOND THAUDIÈRE)	429
Le Salon des poètes. (PAUL GUERLOT)	439
Les fonctionnaires. (G. DEHERME)	443
REVUE DES OPINIONS, DES FAITS ET DES IDÉES : La loi de dévolution ; où ils en sont ; Congrès international d'éducation morale et sociale. (PAR TOUS)	449
LES LIVRES QUI FONT PENSER : <i>Une conversation avec Auguste Comte</i> , par le D ^r Audiffrent; <i>Foi et systèmes</i> , par Bernard Allo; <i>Les colonies portugaises</i> , par de Almada Negreiros; <i>Les fêtes et les chants de la Révolution française</i> , par Julien Tiersot; <i>Pour la patrie</i> , par Emile Bocquillon; <i>La lutte contre les microbes</i> , par le D ^r Etienne Burnet; <i>Les raisons du cœur</i> , par Edouard Schneider. (G. DEHERME)	454

N° 6. — 16 Mars

Les prolétaires. (G. DEHERME)	461
La Cité terrestre, III. (EDMOND THAUDIÈRE)	469
REVUE DES OPINIONS, DES FAITS ET DES IDÉES : Les fauteurs de l'antimilitarisme; d'autres fauteurs; la délation; l'accord franco-japonais; les 15.000 francs; contre les abus de l'affiche-réclame. (PAR TOUS)	476
Le mouvement syndical chez les instituteurs, I. (G. BOURLIER)	480
LES LIVRES QUI FONT PENSER : <i>France d'exil</i> , par Henry Bary; <i>Le dramaturgie d'Orange</i> , par Gabriel Boissy; <i>Contre l'oligarchie</i> , par Edouard Lecoq; <i>L'enfance de Paris</i> , par Marcel Poète; <i>A propos d'un livre de Maeterlinck</i> , par H.-L. Follin; <i>L'épargne scolaire</i> , par Paul Deschamps; <i>Sur quelques idéalistes</i> , par H. Gaillard de Champris, etc... (G. DEHERME)	484

N^o 7 — 1^{er} Avril

	Pages
Les syndicats ouvriers. (G. DEHERME)	498
Psychothérapie politique. (HENRI MAZEL)	205
Le Salon des poètes. (JEAN-MARC BERNARD).	209
Réponse. (G. DEHERME).	210
REVUE DES OPINIONS, DES FAITS ET DES IDÉES : L'alcoolisme en Normandie; l'union par consentement d'un seul. (PAR TOUS).	211
LES LIVRES QUI FONT PENSER : <i>Vingt-cinq années de vie littéraire</i> , pages choisies de Maurice Barrès; <i>Paul Bourget</i> , <i>sociologue</i> , par Tancred de Visan; <i>Un épisode</i> , par Daniel Halévy; <i>Lamennais, sa vie et ses doctrines</i> , par Charles Boutard; <i>Les vagabonds</i> , par le D ^r Marie et R. Meunier; <i>Notions d'hygiène médicale</i> , par le D ^r J. Masbrenier, etc... (G. DEHERME).	242

N^o 8. — 16 Avril

Le syndicalisme. (G. DEHERME)	225
REVUE DES OPINIONS, DES FAITS ET DES IDÉES : La défense sociale; les suicides; la puissance coopérative (PARTOUS)	243
Le mouvement syndical chez les instituteurs, II. (G. BOURLIER)	244
LES LIVRES QUI FONT PENSER : <i>L'Humanité triomphante</i> , par Jean Canora; <i>L'évolution des sciences</i> , par L. Houllé- vigue; <i>La révolution sociale ou le roi</i> , par Georges Valois; <i>Des phénomènes religieux dits mystères</i> , par Raoul de la Grasserie, etc... (G. DEHERME)	248

N^o 9. — 1^{er} Mai

Pessimisme. (G. DEHERME)	257
Louis Rossel. (G. DEHERME)	266
REVUE DES OPINIONS, DES FAITS ET DES IDÉES : <i>Les pas sur la</i> <i>terre</i> , par Adrien Mithouard; <i>La religion d'Amiel</i> , par	

Paul Ghio; <i>L'éducation de la petite enfance</i> , par M ^{me} Jeanne Girard; <i>Poésies complètes</i> d'Emmanuel Signoret; <i>Les meilleures pages des écrivains pédagogiques</i> , par E. Parisot et Félix Henry; <i>Guide pratique des syndicats professionnels</i> , par Georges Séverac; <i>Regards en arrière</i> , par George Fonsegrive. etc... (G. DEHERME)	344
--	-----

N^o 12. — 16 Juin

Sur la « crise » du parlementarisme. (G. DEHERME)	353
Lettre. (D ^r G. AUDIFFRENT)	365
Aller au peuple. (G. DEHERME)	367
REVUE DES OPINIONS, DES FAITS ET DES IDÉES : Indices sociaux : les auteurs de l'antimilitarisme; Association pour la réforme de l'enseignement; progrès intellectuel. (PAR TOUS)	374
LES LIVRES QUI FONT PENSER : <i>Le peuple de l'Inde</i> , par Vidal de la Blache; <i>Lettres à l'élué</i> , par Tancredé et Visan; <i>Flâneries dans les Alpes</i> , par Valentin Grandjean; <i>Voltaire philosophe</i> , par Georges Pellissier; <i>Belle-Plante et Cornélius</i> , par Claude Tillier; <i>L'art social à Genève</i> , W. Viollier; — <i>La vie de Jeanne d'Arc</i> , par Anatole France, etc... (G. DEHERME LUCIEN MOMENHEIM)	375
Table des matières	387



Le Directeur-Gérant : G. DEHERME.

LIBRAIRIE DES SCIENCES POLITIQUES ET SOCIALES

Marcel RIVIÈRE

PARIS — 30, Rue Jacob (6^e Arr.)

GRAND ASSORTIMENT D'OUVRAGES
d'Économie Politique, de Sociologie, de Philosophie

Finances — Impôts — Banques — Bourse
Question monétaire — Administration — Enseignement
Travaux public — Commerce
Douanes - Marine - Transports - Colonies - Economie rurale
Régime pénitentiaire, etc.

Statistique, Démographie, Population

Questions ouvrières : Mutualité, Prévoyance, Assistance,
Hygiène

DOCUMENTS OFFICIELS ET PARLEMENTAIRES

Publications des Ministères, de l'Office du Travail et du Conseil
supérieur du Travail

Projets de loi, Propositions et Rapports

DÉPOSÉS A LA CHAMBRE ET AU SÉNAT

Le classement méthodique et l'organisation de notre librairie nous permettent d'offrir ou de soumettre immédiatement quantité d'ouvrages, de brochures et de documents parlementaires sur une question déterminée. Nous nous chargeons de rechercher les discussions aux Chambres et les travaux préparatoires d'une loi.

VENTE PAR FASCICULES SÉPARÉS

DES

LOIS et DÉCRETS promulgués depuis 1794

ENVOI DU CATALOGUE SUR DEMANDE

BLOUD & C^{ie}, Editeurs

4, Rue Madame -- PARIS (Tél. 722-99)

L'Afrique
Occidentale
FRANÇAISE

ACTION POLITIQUE

ACTION ÉCONOMIQUE

ACTION SOCIALE

Par GEORGES DEHERME

(1 Vol. in-8° carré de 528 pages. Prix : 6 fr.; *franco* 6 fr. 60)